

Jean-Michel Fauquet

L'œuvre au noir

Contre le jour, à la faveur de l'ombre. A la faveur d'instantanés obscurs.
Ainsi se construit, depuis plus de quarante ans, son univers.

par **Virginie Luc**

Paris en bel été. Rue Beauregard, dans le Sentier, au cœur de la ville. A pied, l'ascension vers le dernier étage, jusqu'au petit appartement – cabinet de curiosités – chambre noire. C'est ici, « en apnée », « dans le noir même quand il fait jour », que Jean-Michel Fauquet opère. Ce soir, il a ouvert grand la fenêtre. Sa voix garde l'accent du Sud-Ouest.

Et la photographie ?
« J'avais 15 ans. Nous étions une bande de voyous venus des ZUP de Bordeaux, consignés au pensionnat. L'un d'eux, épris de photo, m'a initié avec un vieux châssis-presse en bois. On développait le négatif dans une assiette à soupe. La première fois que j'ai vu apparaître le motif, je me suis dit : on est sauvé. »

« La photographie est un miracle rudimentaire. Mais je ne suis pas un photographe. La saisie du monde extérieur ne m'intéresse pas, pas plus que la technique. Je fais de la photo a minima, « à coups de marteau » comme d'autres font de la philosophie. Mon aventure est tout sauf celle du regard. Ou alors ce serait un regard clos, tourné vers le dedans. Mon travail est une aventure de la main. »

La main qui dessine ses « visions », esquisses rapides de formes « chaotiques, telluriques, scandaleuses », dans des petits carnets. La main qui, le soir venu, recrée les dessins en trois dimensions dans du carton, après l'avoir assoupli en le frappant « jusqu'à lui faire rendre



© Jean-Michel Fauquet

l'âme ». « J'aime la symbiose entre mon lieu de vie et mon univers artistique. J'utilise les cartons abandonnés sur les trottoirs par l'industrie textile du quartier. C'est un matériau pauvre qui correspond à notre ère, celle de la précarité et du rejet. » La main encore qui recouvre les petites maquettes de cire et de peinture noire, « une couleur qui ne tue pas mais, au contraire, ressuscite la lumière, fragile, comme nous ». Alors, seulement, Jean-Michel Fauquet les photographie à la chambre, « de front à 1,50 mètre de distance ». Le dispositif est toujours le même,

imposé par l'exiguité de son atelier. Enfin vient « le moment amniotique », la main « aveugle » plonge successivement dans les trois bassines, disposées près de son lit, pour révéler l'image.

Outre ces objets « inquiétants », c'est-à-dire « pourvoyeurs d'interrogations », Jean-Michel Fauquet photographie des paysages sans acteurs et, quelquefois, des personnages sans tête. Là encore, les tirages seront « maltraités » par la peinture et la cire.

Ainsi le portrait du philosophe allié, Francis Cohen, la

tête enfouie dans l'encolure de son manteau. « Sans visage, le personnage est privé de toute parole qui pourrait être chargée de promesse. De même, il dit l'impuissance du regard à voir ». Seules les mains, précises et précieuses, délivrent la lumière. « Je vois avec mes mains » pourrait être le titre de ce portrait. Mais Jean-Michel Fauquet ne donne ni titres ni dates à ses inventions. « Parce qu'il n'y a pas de récit. L'image-objet est ce que le spectateur voudra bien laisser remonter à la surface de sa propre mémoire. »

« La mort aux trousses et la mélancolie dans le collimateur », l'artiste tente de reconstruire ce qui nous échappe ou ce que nous avons perdu. Pas pour se déprendre du passé, « impossible », mais pour l'éclairer. « J'invente une syntaxe dont les éléments ne sont que des appeaux pour attirer les alouettes. » Pourtant, sa défaite est gage de sa victoire. « Je continue de chercher. Je vis, je construis » sourit Jean-Michel en se rappelant Goethe.

« Il n'y a pas de rédemption, pas de salut. Mon travail signe l'échec du regard en tant que saisie du réel. Le réel, c'est l'homme, et l'homme est sans cesse à questionner, à recommencer. C'est une éternelle ontogenèse », dit celui qui est né au milieu du XX^e siècle à Lourdes, terre de miracles. ●
A voir : les Rencontres d'Arles, atelier de Chaudronnerie, jusqu'au 22 septembre.
A lire : « Le chien noir », de Jean-Michel Fauquet, éd. Filigranes, 40 p., 30 euros.